

ter ce qui pouvait l'être. «Je me suis retrouvé à remplir des formulaires. Celui, deux pages, des APG, les allocations pour perte de gains. Et surtout ceux du service culturel du canton de Vaud: huit pages.»

La frustration a commencé: «Rien ne correspondait à mon profil de musicien ou d'artiste indépendant. On ne connaissait absolument pas notre réalité. Il y avait des libellés auxquels aucune réponse n'était possible. On finit par écrire n'importe quoi.» Il a en plus comme interlocuteurs des gens à qui il n'a jamais eu affaire. «Dans tous mes courriers et mails au Canton de Vaud, j'ai mis en copie Nicole Minder, cheffe du Service culturel, et Nicolas Gyger, son adjoint. Je l'ai fait parce que je les connais depuis vingt ans.» Mais jamais aucun des deux ne lui répondra. «Oui, ça m'a fâché. Pas parce que c'était moi, je suis sûr que les autres n'ont pas eu droit à plus de considération, mais parce que j'ai trouvé cette attitude décevante.» Les fonctionnaires et apparatchiks de la culture, il en avait pourtant l'habitude. Il finit même par écrire un long message afin d'expliquer comment fonctionnent et vivent les musiciens indépendants. Une petite main le remercie pour ces informations «très utiles». Il soupire. «La seule chose que le Canton nous a envoyée, c'est le rapport annuel 2019 du Service culturel.»

À l'inverse, François Lindemann souligne la différence humaine ressentie dans ses relations avec la Ville de Lausanne: «Le responsable culturel, Michael Kinzer, a envoyé très vite un mot plein de compassion et d'encouragement à tous les artistes qui étaient dans son fichier.» Fin novembre, il a encore reçu un mail de Kinzer: «Un comble: c'est lui qui nous donnait des nouvelles concernant les dispositions cantonales, dont le Canton n'avait pas pris la peine de nous informer.»

Au final, Lindemann aura tout de même reçu quelques compensations pour ses

concerts annulés au printemps. Les aides publiques et privées, reçues pour sa création «Piano Quattro», avec sept musiciens, lui sont dans l'ensemble parvenues, même s'il souligne que, là encore, c'est le Canton qui, spéculant sur une annulation fin octobre qui n'a été effective que la veille du spectacle, n'a jamais versé sa subvention.

«Cesla Amarelle, ministre en charge, dit que le système de soutien à la culture du Canton est «suranné». Mais que fait-elle ensuite? Elle propose 3 millions de francs d'aides sous forme de «bourses de recherche et de développement artistiques» de 10'000 à 20'000 francs. Il faut correspondre à une série de critères, et on dirait les bons vieux contrats de confiance d'avant: qui dit mieux dans le changement?»

Trop de «créations»

François Lindemann pense aussi que la crise a souligné que les artistes indépendants ont été poussés sans cesse à la «création», mot magique pour espérer recevoir un peu d'argent. «Ensuite, avec les seuls cachets, on ne peut pas faire vivre un spectacle en tournant pendant deux ou trois ans. Alors on refait vite une autre «création»: ce n'est pas un système sain.» Il craint que la crise perdure pour les musiciens d'ici, même une fois la pandémie contrôlée: «Festivals et organisateurs vont se précipiter sur les vedettes américaines et autres pour remplir leurs salles. Ce sera encore plus difficile pour nous.»

Et les concerts payants sur internet, il y croit? «Ça m'agace, ce truc de devoir se «réinventer» à travers le numérique. Nous n'avons pas besoin, en tant qu'artistes, de davantage encore de virtuel. Qu'on soit DJ ou pianiste de jazz, ce qu'il nous faut, c'est l'haleine du public devant la scène. Nous avons besoin de plus de contact, et pas de plus de communication.»

CHRISTOPHE PASSER

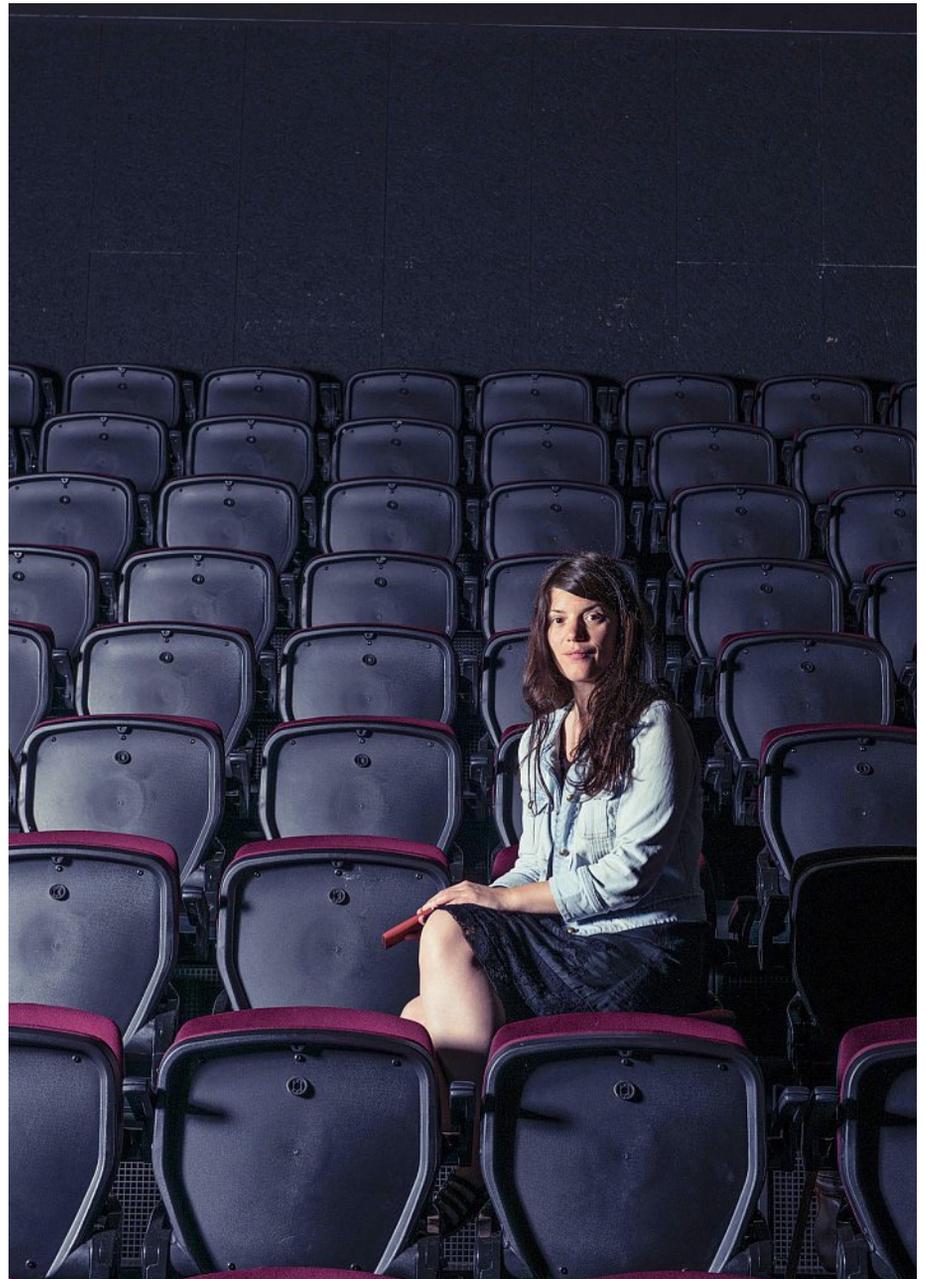
Émilie Charriot a vu sa création reportée à trois reprises

● La comédienne et metteuse a eu toutes les poisses avec la pièce de Peter Handke «Outrage au public», qu'elle devait présenter à Lausanne et Genève. Mais elle se refuse à être déprimée.

Émilie Charriot. Un nom qui frappe, un nom dont il faut se souvenir. Diplômée de la Manufacture en 2012, cette jeune Française établie à Lausanne a séduit le grand public

Émilie Charriot:
«Quand, à la veille de la première, les théâtres ont fermé leurs portes, le choc a été très violent.» Léa Kloos

comme les professionnels par ses spectacles sobres et percutants. Ses plus fidèles admirateurs se souviennent avec émotion de son adaptation de «King Kong théorie» de Virginie Despentes, créée en 2014 à l'Arsenic, à Lausanne. D'autres l'ont découverte à Vidy, en 2017, dans «Passion simple» d'Annie Ernaux, un spectacle dont elle était à la fois la metteuse en scène et l'une des interprètes. Aux deux précédents, il faut encore ajouter une relecture très personnelle d'«Ivanov» de Tchekhov →



→ et la mise en scène du «Zoophile» d'Antoine Jacoud, interprété par Jean-Yves Ruf. Émilie Charriot fut par ailleurs l'une des lauréates de la bourse culturelle Leenaards en 2018.

Après ces débuts prometteurs, l'année 2020 s'annonçait plutôt bien. Émilie Charriot s'en souvient aujourd'hui avec une certaine mélancolie. Sa compagnie bénéficiait d'un contrat de confiance tripartite avec la Ville de Lausanne et le Canton de Vaud pour trois ans. L'équipe commençait les répétitions d'«Outrage au public» de Peter Handke qui, interprété par Simon Guélat, devait être créé mi-mars au Théâtre de Vidy. Présenté dans le cadre du Programme commun, il allait en outre bénéficier de la présence des nombreux programmateurs venus d'un peu partout pour le festival. Le rêve!

Qui brusquement, en mars, tourne au cauchemar. Le Covid-19 s'invite aux premiers rangs de nos vies. Le théâtre, comme bien d'autres secteurs de la société, patine, puis s'arrête. Tout à sa création, Émilie Charriot n'a rien vu venir. «Bien sûr, on savait que ça existait, mais c'était loin. En plus, comme nous avions fixé pour la pièce une jauge de 70 places, nous pensions que, même si les grandes manifestations devaient être annulées, nous pourrions toujours jouer. Quand, à la veille de la première, les théâtres ont fermé leurs portes, le choc a été très violent. Imaginez un coureur de fond! Pendant deux ans, vous travaillez sur un spectacle. Les répétitions commencent, on s'approche du but, c'est hyperintense, et puis rien. Il n'y a pas d'accouchement. Je n'aime pas trop ce mot, il est un peu cliché, mais finalement assez juste. Quand on met toute son énergie créatrice et vitale dans un spectacle qui n'aboutit pas, oui, c'est vraiment très violent!»

Et à cette violence-là, s'ajoute une autre, celle de l'incertitude. «La situation étant inédite, on n'avait aucune idée de ce qui allait se passer ensuite. On ignorait quelles seraient les

conséquences à la fois du virus et des annulations. D'ailleurs, on n'en sait pas beaucoup plus aujourd'hui», conclut la jeune femme en s'évadant dans un sourire. Quand on sait ce qui lui est arrivé ensuite, on ne peut que saluer son humour magnifiquement dépourvu d'amertume. Mais n'anticipons pas!

«Si j'essaie de voir les choses positivement, cette expérience m'a par ailleurs apporté plus de souplesse. Mais ça a été très dur»

Émilie Charriot, metteuse en scène et comédienne

Durant le semi-confinement du printemps, il est impossible de travailler. Les bâtiments des théâtres et leurs salles sont fermés - ce qui ne sera pas le cas lors de la deuxième vague. En plus de l'annulation de la pièce de Handke, Émilie Charriot voit donc les répétitions de son prochain spectacle reportées. Comme «Outrage au public» où il est question de virus, de contamination, de statistiques et de frontières, «Vocation» fait écho aux questionnements actuels. Cette pièce, qui sera créée en avril 2021 à Vidy, réunit sur scène deux comédiens dont Émilie Charriot apprécie particulièrement le talent et la personnalité: le très attachant Pierre Mifsud et la toute jeune Nora Kramer qui jouait déjà dans «Passion simple». Dans cette pièce pensée comme une écriture de plateau - elle songe toutefois aujourd'hui à la relier à un texte - il sera question bien sûr de la vocation, mais au sens large, une problématique visiblement chère à cette artiste qui pratique le théâtre depuis ses 8 ans.

Mais revenons à 2020. L'été fleurit, puis l'automne, et la

perspective de pouvoir jouer «Outrage au public» devant des spectateurs approche. Au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, cette fois. Et là, la malchance, une fois encore, est au rendez-vous. Le comédien Simon Guélat tombe malade, les représentations sont annulées. Émilie Charriot ne se laisse pas abattre. Le Théâtre de Vidy a reprogrammé la pièce du 11 au 21 novembre. Ce n'est que partie remise. Le moment tant attendu de la création va enfin arriver!

La suite, on la connaît. Début novembre, les théâtres, à nouveau, sont fermés. Il faudra donc attendre mars prochain pour découvrir «Outrage au public» à Vidy, un an après sa première programmation - la pièce sera ensuite jouée à Genève fin juin. De quoi décourager les caractères les mieux trempés.

«Le théâtre, comme on le répète volontiers, c'est un art du présent, ajoute Émilie Charriot. Quand on travaille sur une pièce et qu'on la sort, c'est parce qu'elle fait sens à ce moment-là. Après, c'est trop tard. Il ne faudrait donc pas qu'«Outrage au public» soit décalé encore une fois. Cela dit, je ne suis ni défaitiste ni pessimiste. Je me refuse aussi à être déprimée, notamment parce que j'ai déjà eu beaucoup de chance et de visibilité. Si j'essaie de voir les choses positivement, cette expérience m'a par ailleurs apporté plus de souplesse. Mais ça a été très dur. J'avais besoin, à cette étape de mon travail, de montrer ce spectacle dans un contexte comme le Programme commun. Cela n'a pas été possible. Et il n'y aura pas de Programme commun l'an prochain puisque le Théâtre de Vidy est en travaux. Je n'ai aucune idée des conséquences que tout cela aura sur ma vie professionnelle. Mais il y en aura.»

Émilie Charriot n'a pas participé aux manifestations des gens de la scène début novembre pour réclamer la réouverture des théâtres. Elle était au fond de son lit, terrassée par une angine à streptocoque. Pas étonnant! Trois annulations, c'est dur à avaler. MIREILLE DESCOMBES

Faute de pouvoir aller



● La plasticienne avait quitté son poste d'assistante à l'Écal pour partir travailler dans une région reculée de son pays d'origine, la Colombie. Le virus l'a obligée à tout repenser. Avec de bonnes surprises à la clé.

Gina Proenza n'est pas Italienne, comme son nom l'indique à tort, mais d'origine colombienne. Et c'est en Colombie qu'elle aurait dû se trouver cet automne, où elle comptait explorer une des régions les plus inaccessibles du pays pour lui consacrer